

filles d'un prêtre juif et s'étaient pour cela soumis à la circoncision ; puis, déçu dans son attente, il était devenu l'ennemi de la circoncision et de la synagogue. Saint Pierre, au contraire, qui un instant, nous le savons, avait paru céder aux prétentions judaïques, saint Pierre était l'apôtre sur lequel ces sectaires prétendaient s'appuyer. L'évangile de saint Matthieu, écrit sous l'influence de saint Pierre, était celui auquel ils s'attachaient à l'exclusion des autres évangiles, mais non sans l'augmenter et l'altérer. Ainsi, amoindrisant, comme leurs prédécesseurs, la réforme chrétienne, ils amoindrissaient comme eux la personne du Christ. Selon eux, Jésus n'avait été qu'un homme, fils de Marie et de Joseph, mais qui, par le parfait accomplissement des œuvres de la loi, avait seul mérité d'être justifié, et sur lequel, au moment de son baptême, la vertu divine, le Christ, était descendue sous la forme d'une colombe. Quiconque accomplirait parfaitement les œuvres de la loi serait justifié comme lui et serait Christ à son tour. Cette doctrine, on le voit, n'était qu'un judaïsme à peine christianisé².

1. Les Ébionites et les Nazaréens paraissent avoir répandu, chacun en l'arrangeant à sa façon, une version syro-chaldaïque du texte araméen de saint Matthieu, que les Pères de l'Église appellent *Evangile selon les Hébreux*. Le texte nazaréen paraît avoir été assez conforme au texte de saint Marc. — Voyez Hégésip., *apud* Eusèb., III, 20; IV, 22. Hieronym., *de Vir. illustr.*, 3; *adv. Pelag.*, III, 1. — Eusèb., *H. É.*, VI, 17. — Epiph., *Hær.*, XXIX, 9.

2. Ici s'applique le passage de saint Jean : Qui se dicunt Judæos esse et non sunt, sed sunt synagoga Satanæ. *Apoc.*, II, 9.

D'autres chrétiens, au contraire, nés dans la gentilité et antipathiques au judaïsme, triomphaient ces douleurs d'Israël, s'écriaient que Dieu l'avait réprouvé et rejetaient tout ce qui venait de lui. Ils flétrissaient dans la synagogue, non-seulement le présent, mais le passé ; non-seulement Jean de Giscala, mais Moïse ; non-seulement les rites devenus inutiles, mais les dogmes toujours vrais. Ils se jetaient ainsi avec une ardeur nouvelle dans les voies que les hérésiarques de la génération précédente avaient ouvertes.

C'est ainsi que le magicien Simon était continué par Ménandre, Samaritain comme lui ; magicien comme lui et, selon les Pères, plus que lui ; pour ces motifs, doublement réprouvé par la loi judaïque. C'était cette même haine des Juifs, de leurs livres saints, de la foi au Dieu créateur conservée dans le judaïsme. Ménandre, comme Simon, était venu combattre les mauvais anges, auteurs et maîtres du monde ; il « était la force envoyée de Dieu ». Il était le suppléant de la

V. aussi I Tim., IV, 3. I Joan., II et IV. II Joan. Voyez sur tout cela : *Philosophumena*, VII, 34. — Epiph., *Hær.*, XIX, 5; XXIX, 7; XXX, 13, 18, L. — Irénée, I, 26; III, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 48; *de Carne Christi*, 14. — Ignat., *Epist. ad Philadelph.* — Eusèb., *Hist.*, III, 4, 27. — Hieronym., *in Matth.*, XXV, 12; *Ep.*, 89. — Stolberg, *Histoire de la religion*. 2^e part., 3^e époque, I, 82 (t. VII, p. 393). — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. II (Paris, 1694); *sur les Nazaréens*, id., p. 113 et suiv.; *sur les Ébionites*, 116 et suiv. — Du reste, dans le langage des saints Pères, le nom de Nazaréens s'appliquait souvent à des Juifs de naissance, chrétiens orthodoxes, mais conservant licitement les observances juives. Epiph., *loc. cit.* Hieronym., *in Isaï.*, 51.

Vertu première, demeurée, elle, dans les ténèbres impénétrables qu'elle habite, et il était descendu ici-bas pour sauver les hommes. Il leur apportait, par son baptême, non-seulement la rédemption, mais l'immortalité ; le disciple de Ménandre ne pouvait ni vieillir ni mourir : déception qui dut être courte ! Aussi la secte ménandrienne dura-t-elle peu ¹.

Simon se continuait encore par une autre secte, plus suivie, parce qu'elle était plus dépravée. Nicolas, un des sept premiers diacres de l'église de Jérusalem ², avait été le fondateur peut-être involontaire de cette secte. On avait abusé d'une parole équivoque et d'une action indiscrette de ce personnage, vénéré d'ailleurs, et la secte naissante avait pris le nom de Nicolaïtes. Pour elle aussi, la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, du dieu du septième ciel, Sabaoth ; la régénération était l'œuvre de la Vertu suprême. Christ, fils du Dieu suprême, s'était uni à Jésus, fils du Dieu inférieur,

1. Ménandre était du bourg de Caparathéa en Samarie. V. sur lui : *Philosoph.*, VII, 28. — Irénée, I, 21, 23. — Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — Epiph., *Hær.*, XXII. — Tertull., *de Anima*, 50. — Eusèb., *H. E.*, III, 26. — Origène, *in Celsum*, VII, 28.

2. Act., VI, 5. D'après quelques modernes, le diacre Nicolas serait plus étranger encore à la secte à qui on a donné son nom. Ce nom ne serait que la traduction grecque du nom du prophète Balaam donné par les chrétiens à ces nouveaux sectaires. Saint Jean rapproche en effet ces deux noms : *Habes illic tenentes doctrinam Balaam (mangeur des peuples) qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israël, edere et fornicari : ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaitarum (Nicolas, vainqueur des peuples). Apocal.*, II, 17. Saint Pierre rapproche aussi ces hérétiques de Balaam. *II Petr.*, II, 15.

pour venir sur la terre et délivrer les hommes ; mais à l'heure de la souffrance et de la mort ils s'étaient séparés : Jésus était demeuré en ce monde pour y être crucifié ; Christ était remonté dans la plénitude de son immutabilité divine. Mais, si la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, destinée à être régénérée par un Dieu plus haut, par suite aussi, toute loi morale, et la loi de Moïse en particulier, n'était qu'une loi inférieure qu'une autre loi devait remplacer. On protestait ainsi, et au profit des rêveries contre l'ordre physique du monde, et au profit des passions contre l'ordre moral. La divinité supérieure, la déesse du huitième ciel, l'équivalente de l'Épinoïa simonienne, Barbélo (fille du Seigneur), appelée aussi du nom infâme de Prounikos, changeait la morale humaine, déclarait sans mérite les actions qui passent pour vertueuses, sans tache celles qui sont réputées mauvaises. Elle abolissait le mariage, elle instituait la communauté des femmes ; elle plaçait toutes les abominations à côté de toutes les folies ¹.

Telles étaient ces hérésies, bien plus dangereuses que les hérésies judaïques ; ramenant au paganisme par sa porte la plus honteuse, par la débauche ; dis-

1. On peut encore rapporter aux Nicolaïtes ce passage adressé à l'église de Thiatyre : *Mulier Jezabel quæ se dicit prophetam, docere et seducere servos meos fornicari et manducare de idolythyis. Apoc.*, II, 20. Et celui-ci : *Altitudines Satanæ, quemadmodum dicunt (Ibid., 24), qui caractérise admirablement tout le gnosticisme. Voyez, sur les Nicolaïtes : Apoc.*, II, 12, 15. — Irénée, I, 27 ; III, 11. — Clemens Alexand., *Stromat.*, II, 20 ; III, 4. —

pensant également et de la vertu et du martyre ; et surtout, par la divination, par les oracles, par la magie, réveillant dans l'âme de celui qui avait été par les souvenirs les plus puissants de son enfance et les instincts dominants de son époque. Aussi les âmes faibles se laissaient-elles en grand nombre tomber dans cet abîme ; elles se relevaient parfois, puis retombaient encore. Il y avait là une des attractions les plus dangereuses et du paganisme et de ce temps ¹.

Mais, en face de cette double et contraire impulsion, l'une judaïque, l'autre païenne, par laquelle l'esprit de mensonge cherchait à égarer les fidèles, on essaya (chose étrange !), sinon de concilier, du moins de réunir les deux erreurs opposées dans une suprême erreur.

Pendant que les Nazaréens se répandaient dans la Pérée au delà du Jourdain ; pendant que Ménandre enseignait à Antioche ; pendant que les Nicolaïtes assiégeaient les églises naissantes de Smyrne et de Pergame ; Cérinthe dogmatisait à Ephèse, à côté de l'apôtre saint Jean devenu comme l'évêque supérieur des églises d'Asie Mineure. Cérinthe était Juif d'origine,

Eusèb., *Hist.*, III, 29. — Epiphân., *Hær.*, XXV. — Ignace, *ad Tralïan.* — Théodoret, *Hær.*, III. — Stolberg, 2^e période, 2^e époque, I, § 68. — On peut appliquer à cette secte les passages des saintes Écritures contre les hérétiques qui interdisent le mariage (I Tim., IV, 3), prêchent la communauté des femmes (II Petr., II) ou nient la nécessité des œuvres (Jac., II, 14-26).

1. *Hermæ pastor*, I, 10.

mais Juif d'Alexandrie, instruit dans les sciences d'Égypte, fait pour être le point de jonction entre les hérésies judaïques et les hérésies païennes. A Simon il empruntait l'idée d'un dieu inférieur, créateur du monde, séparé du Principe suprême et ne le connaissant même pas ¹ ; aux Ébionites, leur distinction entre Jésus et le Christ, l'un homme, l'autre Dieu, momentanément réunis du jour du baptême au jour de la passion. Tels étaient ses blasphèmes, que saint Jean, se rencontrant un jour au bain avec lui, se serait écrié : « Fuyons d'ici, de peur que le toit ne s'écroule sur Cérinthe et sur nous ². »

Mais surtout Cérinthe, le premier, à ce qu'il paraît, donna une forme doctrinale à ces rêves de la fin des temps, devenus, depuis la chute de Jérusalem surtout,

1. Ἰσχυροῦ τοῦ Πρωτοῦ γεγονέναι τὸν κόσμον, ἀλλ' ὕπο δυνάμειος τίνος κειχωρῶμενης τῆς ὕπερ τοῦ ὅλου ἐξουσίας, καὶ ἀγρουσης τοῦ ὕπερ τὰ πάντα θεοῦ. *Philosophumena*.

2. Irénée, III, 3. — Voyez sur Cérinthe, Irénée, I, 25, 26 ; III, 11. — *Philosoph.*, VII, 33 (qui copie saint Irénée). — Tertull., *de Præscr.*, 48. — Euseb., *Hist.*, III, 28, et VII, 25 (d'après le prêtre Caius et Denys d'Alexandrie, *de Promissionibus*, II) — C'est cette secte qui paraît être désignée sous le nom de « religion des anges » (*Coloss.*, II, 18), et qui est combattue dans les deux premières épîtres de saint Jean. C'est contre elle principalement qu'il aurait écrit son Évangile. L'Évangile exclusivement adopté par les Cérinthiens était celui de saint Marc. — Voyez aussi Stolberg, t. VII, § 82, p. 5, 6. — D'après saint Epiphane (III, 28) Cérinthe aurait été chrétien dès l'époque de l'admission dans l'Église du centurion Corneille. Cela serait difficile à accorder avec Théodoret (II, 3), qui le place sous Domitien, et impossible avec Tertullien, qui le fait contemporain d'Hadrien ; mais ce dernier avis est inadmissible.

l'attente inquiète de bien des chrétiens, la consolation de bien des Israélites. Il la donna terrestre et grossière, telle qu'elle convenait aux plus faibles d'entre les chrétiens, aux plus charnels d'entre les juifs. Un ange, disait-il, lui était apparu, sous la dictée duquel il s'était empressé d'écrire. D'après cette révélation, le Christ devait un jour régner sur la terre, souverain visible des hommes ressuscités ; Jérusalem serait le centre de cet empire divin, et mille années se passeraient en fêtes, en banquets, en réjouissances¹. C'est là ce règne de mille ans, cette royauté temporelle de Jérusalem, traduction mal comprise des prophètes, interprétation charnelle des promesses évangéliques, éternelle chimère du peuple juif, rêverie séculaire de bien des chrétiens.

Telles étaient ces erreurs. Nous dirons plus tard par quelles voies et de quel pas marchait l'Église entre ces sentiers impurs qui s'ouvraient à sa droite et à sa gauche. Mais, pour le moment, ce qu'il nous importe de remarquer, et ce qui caractérise cette époque, c'est que toutes ces erreurs, païennes ou juives d'origine, étaient enseignées avec une prétention à l'inspiration

1. Caius presbyter *apud* Euseb., *Hist.*, III, 28, et Niceph. Callist., III, 14. — Théodoret, *Hæret. fab.*, II, 3. — Denys d'Alex. *apud* Euseb., II, VII, 25. — Tillemont, *Mémoires sur l'Hist. eccl.*, t. II, p. 329 et suiv., sur les *Millénaires*. L'opinion du millénarisme, mais sans le caractère grossier que lui donnait Cérinthe, se retrouve dans Papias, évêque d'Hiéropolis, contemporain des apôtres (Euseb., H. E., III, 39. Irénée, V, 33), dans Tertullien, de *Spe fidelium*. Lactance, *Div. Institut.*, VII. Saint Irénée, etc..

directe. Tous ces docteurs étaient des prophètes, sinon des dieux ; leurs livres, des révélations. Simon était dieu ; Ménandre, une émanation de Dieu ; les Nazaréens avaient leur évangile de saint Pierre ou des Hébreux¹ ; les Ébionites avaient leurs prétendus voyages de saint Pierre racontés par saint Clément ; Cérinthe avait son Apocalypse ; les Nicolaites, leur évangile selon les Égyptiens, où ils lisaient leur maxime de prédilection, « qu'il faut abuser de la chair ». Voilà jusqu'à quel point les âmes étaient troublées, et quel effort tentait l'esprit de mensonge pour ressaisir le sceptre du monde. Tant de révolutions politiques, accomplies en quelques mois, avaient rompu l'équilibre des âmes, et les avaient préparées à ces conceptions à la fois insensées et gigantesques, que saint Jean appelle admirablement « les hauteurs de Satan »². Les faux oracles pullulaient : dans l'Orient surtout, terre désignée par les prophètes, surgissaient, au sein même des Églises, de ces docteurs soi-disant inspirés ; les uns païens, qui « enseignaient à commettre l'adultère et à manger la viande des idoles » ; les autres judaisants, qui « se disaient Juifs et qui ne l'étaient pas, mais qui étaient de la synagogue de Sa-

1. Théodoret, II, 2. — On ajoute qu'ils conservaient l'Évangile de saint Matthieu dans l'original syriaque. — Epiphane, XXIX, 7. — Hieronym., *Vir. ill.* 3. — Sur les faux *Actes des Apôtres* des Ébionites, Epiph., XXX, 15, 16, 23. Sur l'*Apocalypse* de Cérinthe, Caius et Théodoret, *loc. cit.*

2. *Apoc.*, II, 20.

tan »¹ : tous « nuages sans eau, emportés par le vent ; arbres sans fruit, deux fois morts ; flots d'une mer tumultueuse jetant autour d'eux la confusion comme l'écume ; étoiles errantes, réservées dans l'éternité aux ténébreuses tempêtes de l'enfer »². Tous avaient quelques adeptes qui les acceptaient pour des astres miraculeux et bienfaisants. C'était bien une de ces époques où l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et dans lesquelles, « si Dieu n'eût abrégé les jours d'épreuve, les élus même eussent été séduits »³. »

1. *Apoc.*, 9.

2. *Jud.*, 12, 15.

3. *Marc*, XIII, 20, 22.

CHAPITRE XIX

IMPOSTEURS PAIENS.

Exurgent enim pseudochristi et pseudoprophetae, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos.

Car il surgira de faux christes et de faux prophètes, et ils opéreront des signes et des prodiges pour séduire, s'il se peut, même les élus.

(*Marc*, XIII, 12.)

Si les âmes étaient ainsi troublées au sein de l'Église, à plus forte raison devaient-elles l'être dans le paganisme.

Là, sans doute, toute superstition trouvait sa place, et cette place était large, surtout depuis le commencement de l'empire. A cette époque, après avoir un peu philosophé sous la république, on s'était repris, je ne dirai pas à croire fidèlement aux dieux, tant s'en faut, mais à épouser volontiers toutes les superstitions. De plus, une certaine philosophie pythagoricienne, ou soi-disant telle, commençait à apparaître ; elle, plus régulièrement dévote, cherchait à séparer, s'il se pou-